

suis, avant le lever du soleil. Nous devons chasser à pied.

A l'heure dite, nous nous trouvions réunis, au nombre de cent quatre-vingts, sur la petite place de l'église. On me fit les honneurs de la guerre en me plaçant en tête de l'expédition entre le P. Morelos et l'alcaide. Mon guide lui-même fut mis aux premières lignes. Les chasseurs se déployèrent en demi-cercle et, dans cet ordre, nous nous mîmes en route.

Le village se trouve dans un bas-fonds, il est entouré d'assez hautes montagnes, ramifications des Andes. Ces montagnes sont couvertes de forêts extrêmement épaisses. Des lianes de mille sortes obstruent les sentiers de leurs inextricables guirlandes. Parmi ces lianes, il n'en est pas de plus encombrantes ni de plus incommodes que les *cortaderas* (tranchantes). Qu'on se figure une plante herbacée et grimpanche, de cinq millimètres de diamètre, ayant, sur toute sa longueur, trois arêtes armées de piquants et de lamelles imperceptibles, mais fort coupantes. Rien ne résiste à son contact : chair, toile, cuir, tout est coupé, tranché, haché. On a beau se servir du *machete* pour s'ouvrir une voie, on n'en rapporte pas moins des marques profondes causées par la nuisible plante.

Les *rastreadores* envoyés le dimanche soir pour relever les traces de la sanguinaire famille, nous l'avaient signalée à deux lieues de las Cruces, en pleine forêt vierge.

Malgré les difficultés de la marche, nous continuâmes à cheminer dans le même ordre qu'au départ.

Le demi-cercle, fort étendu, laissait un espace d'une centaine de mètres entre chaque groupe, composé de trois ou quatre chasseurs.

Il y avait à peu près une heure que nous étions en marche, guettant de tous côtés, et nous n'avions guère parcouru qu'une lieue, quand le sifflement sourd et prolongé d'un *rastreador* nous signala la présence du gibier.

Le groupe auquel j'appartenais devait parcourir au moins trois cents mètres pour l'atteindre. Nous nous glissâmes comme des couleuvres sous les buissons épineux et tranchants, qui nous barraient le passage, et nous pûmes enfin arriver à l'endroit où notre présence était nécessaire. Le plus grand silence régnait parmi nous.

Un magnifique tableau s'offrait à nos regards. Sur une petite pelouse de sept à huit mètres de diamètre, entourée de fourrés impénétrables d'autres qu'à des chasseurs passionnés, se trouvait un jaguar femelle, ayant à ses côtés deux charmantes petites bêtes dormant sous la protection de leur mère. Celle-ci, éveillée, donnait des signes d'inquiétude. Assise sur son train de derrière, les pattes antérieures cambrées, les yeux phosphorescents, elle agitait la queue sans relâche. Tout indiquait chez elle le pressentiment d'une attaque prochaine. Nous n'avions pas de temps à perdre. Le péril était là. Toutefois nous dûmes nous abstenir de faire feu, car le mâle, le majestueux jaguar père, était absent ; nos yeux avaient beau fouiller la demi-obscurité de la forêt, rien n'indiquait sa présence.

Le malheureux *rastreador*, qui avait découvert la mère et les petits, foula une branche sèche. Un léger craquement se fit entendre. Aussitôt, un formidable rugissement répondit à ce bruit, et soudain nous vîmes, entre ciel et terre, un corps passant comme un éclair au-dessus de nos têtes. C'était le père qui rejoignait sa famille. Hélas ! le bond du féroce animal n'avait pas été infructueux pour lui. Le *rastreador*, les épaules brisées et déchiquetées par les griffes du jaguar, gisait à nos pieds. Nous ne pouvions lui porter secours, car le péril était imminent. Le R.P. Morelos se chargea de ce soin. A force de courage et de patience, il put l'éloigner du lieu du combat et revenir près de nous.

Le jaguar ne se rendait compte ni de l'endroit où nous étions ni du nombre de personnes qui l'attaquaient. Il tournait tout autour de la pelouse. La tigresse en furie faisait des bonds sur place et les petits affolés se roulaient sur l'herbe, couraient et sautaient autour de leur mère.

Un premier coup de feu retentit. La tigresse, blessée à une patte de devant, fit un bond prodigieux et

s'abattit sur l'alcaide, à côté de moi. Elle lui déchira la poitrine avec ses griffes postérieures, en même temps qu'elle cherchait à lui broyer le crâne entre ses puissantes mâchoires. Ce fut alors que le R.P. Morelos donna des preuves de son courage et de son abnégation. Il était impossible de se servir d'un fusil, l'espace manquait pour se mouvoir. L'excellent Père, armé simplement d'un *machete*, se précipita au secours de son ami. La blouse de grosse toile, qui le couvrait, fut déchirée en un instant et, malgré le danger, le bon religieux plongea par trois fois son couteau dans le corps de la bête qui luttait toujours. J'avais heureusement un revolver de fort calibre : je pus en faire usage. Je touchais presque à l'animal, il me fut facile de lui loger dans la tête deux balles qui mirent fin au combat et sauvèrent mes amis du danger qui les menaçait.

Tout cela n'avait duré que quelques minutes, et pourtant le jaguar mâle avait fait trois victimes. Trois malheureux Indiens, armés de fusils primitifs, avaient succombé sous ses coups.

Sortis victorieux d'un combat, il nous fallut en livrer un autre. Malgré ses blessures, l'alcaide luttait courageusement, et ce fut lui qui eut l'honneur de la victoire. Au moment où le tigre bondissait, il fit feu avec tant de bonheur que sa balle traversa les deux épaules de l'animal, qui s'abattit lourdement sur le sol en poussant un rugissement rauque et enroué par le sang affluant dans sa gorge. Quelques convulsions, et tout fut fini.

Restaient les deux petits, âgés d'un mois à peine. Nous pûmes nous en emparer sans recevoir d'autres blessures que des égratignures insignifiantes. Les deux tigres morts furent dépouillés et les peaux données aux veuves des malheureux Indiens morts dans ce combat. Les deux petits furent offerts vivants au R.P. Morelos et à l'alcaide, qui certes avaient bien mérité cet hommage rendu à leur valeur.

Le retour fut triste. Quatre chasseurs, partis en parfaite santé, étaient ramenés morts, portés sur des branchages. L'alcaide, chef de la chasse, grièvement blessé, inspirait des inquiétudes. Notre triomphe compensait peu les pertes cruelles que nous avions subies. Des larmes nous accueillirent et des chants funèbres saluèrent notre rentrée au village.

On décida que les enterrements auraient lieu le lendemain.

Le sang-froid que j'avais montré pendant la chasse m'avait acquis une grande sympathie qu'on me témoignait à chaque instant. Je n'étais plus un hôte étranger ; j'étais le compagnon, l'ami, presque le parent de ceux qui m'entouraient. Aussi les invitations recommencèrent-elles à pleuvoir et je fus obligé de rester à Las Cruces plus longtemps que je ne l'avais prévu.

ALBERT LARTE.

UN SOIR DE MAI

A mademoiselle Anna-Marie D***, Québec.

Le soleil disparaissait lentement derrière les montagnes de l'ouest et dorait de mille feux les grands nuages d'or et de pourpre. Un léger zéphir apportait la voix plaintive des brebis qui descendaient le coteau comme une onde molle et voluptueuse ; le labourer s'acheminait paisiblement vers sa demeure où le bonheur l'attendait au milieu d'une jeune famille élevée dans la crainte de Dieu ; l'Angelus montait joyeux vers l'azur immense disant ainsi bon soir au jour finissant, tout comme un enfant embrasse sa mère avant d'aller trouver un repos qu'il a bien mérité après ses ébats de la journée ; sous la feuillée, les oiseaux jusaient de leurs amours ; seul, le rossignol faisait encore entendre ses notes sonores et mélodieuses au milieu de ce calme si beau de la nature. Au loin, dans les bois, ce silence n'était troublé que par le glapissement du renard qui ruminait, sans doute, quelque projet de meurtre contre les animaux de la basse-cour.

Nous cheminions lentement pendant cette belle soirée, écoutant le roulis des vagues, qui ajoutait un charme particulier à tant de beautés réunies,

Elle, toute absorbée par la sublimité du tableau qui se déroulait sous nos yeux, n'avait proféré que quelques mots.

Moi, tout aussi absorbé, mais dans une autre contemplation, je n'osais parler de peur de briser le charme qui s'y attachait et de perdre, peut-être pour toujours, le bonheur qui débordait de mon âme pendant cette nuit de mai.

—Que c'est beau ! me dit-elle de sa voix candide ; n'est-ce pas que Dieu est un grand artiste ?

—Oh ! oui, bien grand, ne puis-je m'empêcher de m'écrier en regardant avec admiration cette délicieuse fille d'Eve qui m'apparaissait bien telle qu'elle était, grande et noble, en face de cette création qui révèle en effet un grand artiste.

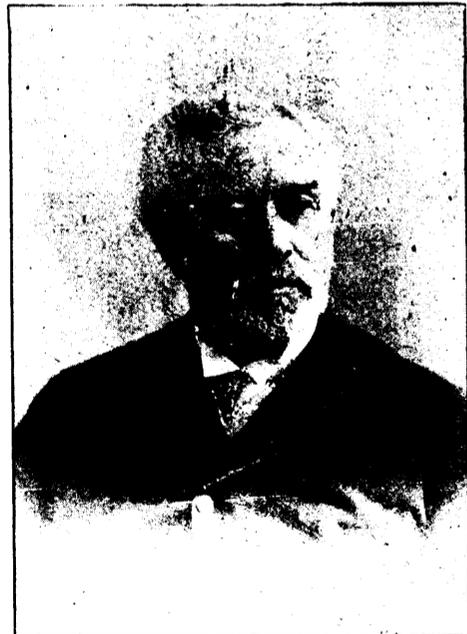
Cependant, le ciel devenait de plus en plus foncé, les étoiles scintillaient davantage, la nuit s'avancit ; c'était l'heure du repos. S'arrachant avec peine à ce spectacle grandiose, nous reprîmes le chemin de la ville, silencieux ; elle, emportant peut-être le souvenir des beautés qu'elle avait contemplées, moi, le cœur rempli d'un amour profond pour cette jeune fille que je revoyais après trois ans d'exil.

ACTÉON.

Lévis, 14 mai 1896.

M. J.-B. RESTHER

Feu M. Jean-Baptiste Resther, naquit à Montréal le 17 juillet 1830. Après une éducation élémentaire chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, à l'âge de quatorze ans, il entra en qualité de commis chez MM. Larkin et Badeau, marchand en gros de la rue Notre-Dame ; mais ce genre d'occupation ne convenant pas à son tempérament, il préféra travailler pour le compte de son père Jean-Ignace Resther, qui présidait alors à la construction du marché Bonsecours. En 1849, J.-B. Resther allait surveiller, comme architecte, la construction du collège de Saint-Hyacinthe. En 1859, il fut chargé de la construction sur la ligne du G. T. R. de toutes les stations entre Saint-Thomas de Montmagny et Fraserville. En douze mois, il construisit quarante-cinq édifices sur un parcours de trente lieues.



En 1864, il perdit sa femme, née Mlle Chagnon-Larose, de Verchères, et resta avec six enfants en bas âge. En 1867 il quittait Saint-Hyacinthe pour venir se fixer à Montréal en qualité d'architecte, évaluateur etc. Le 28 octobre 1868, il épousa en secondes noces Mlle Cordélia fille de M. G.-M. Desforges, ancien marchand de Saint-Hyacinthe. De 1868 à 1876, il construisit les bâtiments provisoires, puis les bâtiments actuels de l'Exposition provinciale.

M. J.-B. Resther jouissait d'une très enviable réputation : il a été l'un des organisateurs, en qualité de vice-président général, des fêtes du cinquantenaire de la société Saint-Jean-Baptiste, à la prospérité de laquelle il s'est dévoué jusqu'à sa mort.